

Badinter-Castillon, double genre

La philosophe et la romancière refusent la caricature féministe faisant des hommes d'effroyables machos *sui generis*.

Propos recueillis par Claire Chartier

L'une comme l'autre sont connues pour leur regard au scalpel et leur pensée anticonformiste. À l'occasion de la parution du dernier roman de Claire Castillon, *Ma grande* (Gallimard), récit glaçant d'un homme asservi par sa femme, L'Express a eu l'idée d'une rencontre entre la romancière et la philosophe Elisabeth Badinter. Où il est question du difficile commerce entre les sexes, de féminisme et de la tempête #MeToo.

L'Express Elisabeth Badinter, en quoi vous sentez-vous proche de Claire Castillon ?

Elisabeth Badinter Claire affronte des sujets dont on ne parle pas, et j'apprécie ceux qui vont à contre-courant, car il sort souvent quelque chose de cette démarche. Décrire des situations qu'on prétend ne pas voir fait aussi partie du courage de l'écrivain.

Claire Castillon Je suis romancière et je n'écris pas pour illustrer une opinion ou défendre une thèse. Et j'aime les personnages et les situations « minoritaires » ; ils donnent de bonnes histoires et posent des problèmes narratifs intéressants. Cependant, nombreux sont ceux qui auraient préféré que mon personnage soit une femme battue qui tue son mari plutôt que l'inverse.

Elisabeth Badinter : « Le vrai problème est celui de l'abus de position dominante. »



H. BAMBÉREFF / CORBIOS

L'Express Pourquoi, alors, avoir persévéré ?

C. C. J'avais envie de me glisser dans la peau d'un personnage masculin. En outre, j'ai souvent croisé des femmes égoïstes, jalouses, méchantes, violentes... et des hommes confrontés à cela, qui ont peur mais se sentent coincés. Ces histoires ont convergé et cristallisé, sans, encore une fois, d'intention démonstrative. Mais, à la fin du livre, une réalité souterraine apparaît.

E. B. Le roman de Claire va totalement à l'encontre du discours dominant selon lequel ce sont toujours les hommes qui humilient. Nous savons toutes clairement ou confusément que les femmes aussi peuvent être de vrais tyrans. En ce qui concerne les agressions physiques, les choses sont différentes : on ne trouve aucun équivalent de la violence masculine chez les femmes.

L'Express Sommes-nous piégés par la caricature « les hommes, tous coupables, les femmes, toutes victimes » ?

E. B. Oui. C'est ce qui explique que les hommes soient demeurés dans un mutisme total après #MeToo et #Balancetonporc. Le moindre mot de leur part valait une condamnation sur les réseaux sociaux. Simone de Beauvoir n'a pourtant jamais considéré que la femme devait se définir comme une victime. Elle en faisait au contraire une conquérante revendiquant ses droits. Lorsqu'on se présente comme victime, on

finit par l'emporter, parce que l'on brandit un argument moral. Mais ce n'est pas parce que de nombreuses femmes sont maltraitées qu'il faut faire du genre masculin un genre oppresseur par essence. J'ai toujours été plus que sceptique à l'égard de Pierre Bourdieu et de sa thèse sur la domination masculine.



MANTON/GALLIMARD VIA L'ÉCRIVAIN

Claire Castillon : « La liberté d'importuner doit s'arrêter au non franchement exprimé. »

L'Express Le féminisme américain des années 1980 a-t-il pesé ?

E. B. Il a ouvert la porte à cette représentation victimaire, en montrant combien le féminin était bénéfique pour la société, par contraste avec le masculin. Il a construit deux « espèces » différentes : d'un côté, les femmes, tout en compassion, générosité, pacifisme ; de

l'autre, les hommes, violents, « inhumains ». Ce faisant, ces derniers profiteraient de l'apport des femmes, tout en les maintenant dans un statut d'inégalité. Le féminisme français actuel en est l'héritier.

3 Que pensez-vous de cette « répartition des rôles », Claire Castillon ?

C. C. Ces mouvements féministes ont eu le mérite de repérer et de dénoncer des inégalités inacceptables. Mais avec pour conséquence de magnifier le « féminin » contre le « masculin ». La mise en évidence de ces inégalités devrait avoir pour but de les dépasser, et l'universel devrait demeurer notre horizon commun.

4 Le harcèlement est-il moins une question de genre que de rapport de pouvoir ?

E. B. C'est mon avis. Le vrai problème est celui de l'abus de position dominante, qui concerne tout être humain. Comme, jusqu'à présent, les hommes détenaient la plupart des postes à responsabilité, on a cru qu'ils étaient les seuls concernés.

C. C. A ce sujet, je voudrais revenir sur la « tribune des 100 » et la « liberté d'importuner ». Il n'a jamais été question de remettre en cause cette liberté. Pour former un couple, même passager, il faut bien que quelqu'un prenne l'initiative, au risque de se prendre une veste. Tout cela n'est pas en cause. Ce qui l'est, c'est, quand la réponse est non, de considérer que c'est un oui formulé pour des raisons de timidité ou aphrodisiaques, et de continuer à essayer de pousser son avantage. La liberté d'importuner doit s'arrêter au non franchement exprimé.

5 Pourquoi ne voit-on pas des hommes témoigner à leur tour sur les réseaux sociaux ?

E. B. La position de victime leur est très difficile à revendiquer, parce qu'elle est assimilée à une absence de virilité. La preuve, les hommes battus n'osent pas déposer plainte, de peur d'être ridiculisés. On n'efface pas facilement des millénaires de position dominante !

6 Pourquoi est-ce si difficile d'évoquer la situation des hommes maltraités ?

E. B. Depuis le XVIII^e siècle, époque à laquelle se sont

imposés les concepts d'injustice et d'égalité, la victime est une héroïne dans la société occidentale. Et pour pouvoir avancer ses pions sur l'échiquier de l'émancipation, il faut montrer qu'il existe une inégalité majeure. Dans le cas des femmes, c'est une évidence. Mais à trop insister sur cet état de fait, on prend le risque de fermer les yeux sur ce qui ne rentre pas dans le cadre.

C. C. Malgré tout, il me semble que les hommes harcelés, méprisés, poussés à bout, sont peut-être un peu mieux entendus aujourd'hui. Il y a encore quelques années, ils étaient la risée des commissariats, considérés comme des sous-hommes ou des masochistes...

E. B. Dans ce mouvement d'émancipation, il y a une chose à protéger dont on parle très peu : la relation

homme-femme. La révolution féministe a ceci d'exceptionnel qu'elle s'est déployée dès le milieu du XX^e siècle dans la négociation. Si on ne veut pas déboucher sur un séparatisme qui aurait des conséquences pour les deux sexes, il faut maintenir une pression, mais ne pas rompre le lien. Avec #MeToo et #Balance-tonporc, j'ai l'impression que nous avons été à la limite de la rupture.



Droits Pour la romancière, si les mouvements féministes ont dénoncé les inégalités, ils ont aussi magnifié le « féminin » contre le « masculin ».

7 Insister sur ce qui unit les deux genres plutôt que sur ce qui les différencie, est-ce ringard, aujourd'hui ?

E. B. Il existe, en effet, une vraie scission générationnelle. Le féminisme universaliste qui milite pour l'égalité des sexes et l'élargissement des droits des femmes en tout lieu est considéré comme « old style ». C'est d'ailleurs en « old style feminist » que m'a décrite récemment la revue américaine *The Atlantic*. L'heure est au différentialisme. Malheureusement, cela peut nous mener au séparatisme que j'évoquais.

8 Qu'évoque pour vous le terme « féministe » ?

C. C. Militer sans relâche pour l'égalité des droits sans jamais célébrer les mirages et la supériorité du féminin.

E. B. Dans mon cas, je tiens à préciser que je suis féministe, parce que j'ai toujours été pour l'égalité des sexes, mais je n'ai jamais appartenu à aucun mouvement. Mon moteur n'est pas militant, il est d'ordre philosophique. Je dis ce que je pense être, à tort ou à raison, le chemin le plus proche de la vérité.